

II

Depuis Hidalgo jusqu'à l'intervention de l'Espagne,  
de l'Angleterre et de la France.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est sous la vice-royauté de don Miguel José de Aranza que se sont manifestés, pour la première fois, dans la Nouvelle-Espagne, les premiers symptômes de rébellion contre le pouvoir royal. Cependant, ce premier mouvement révolutionnaire, si rapidement dénoncé et si promptement réprimé, se réveilla bientôt sous le gouvernement de don Pedro de Garibay et coûta la vie au licencié Verdad. Plus tard, en 1809, une nouvelle conspiration fut découverte à Morelia, et enfin, en 1810, sous le gouvernement de don Francisco Javier Venegas, éclata à Dolores la grande insurrection de laquelle devait sortir l'indépendance mexicaine, et qui eut pour chef Hidalgo, curé de cette même ville de Dolores, dans l'Etat de Guanajuato.

Le curé Hidalgo était originaire de la Nouvelle-Espagne, c'était un homme d'une grande érudition, vaillant, d'un commerce affable et d'une grande finesse, au point d'avoir mérité de ses contemporains le surnom de *Renard*. Après une jeunesse exclusivement consacrée à l'étude, il se trouvait être, au début de ce siècle,



curé de la ville de Dolores, où il se consacrait, selon une opinion très répandue dans la contrée, à l'agriculture et à l'industrie, acquérant chaque jour une plus grande influence sur ses paroissiens.

Plus que tous, il comprit ce que les circonstances avaient de favorable pour porter un coup décisif au régime colonial. Il conspirait lui-même depuis de longues années, lorsqu'il apprit qu'une conspiration tramée contre le *corregidor* de Querétaro et dirigée par don Miguel Dominguez, les capitaines don Ignacio Allende, don Juan Aldama, don Mariano Abasolo, le lieutenant don Francisco de Lanzagorta, le capitaine Joaquin Arias et quelques autres personnes de la ville comptant parmi elles quelques ecclésiastiques, venait d'être découverte probablement sur les dénonciations du capitaine Arias. Il comprit aussitôt qu'il fallait user d'audace et frapper un grand coup.

Don Miguel Dominguez et sa femme avaient été subitement arrêtés et jetés en prison, mais ils purent néanmoins faire part de leur situation à don Juan Adalma. Celui-ci, sans perdre un moment, partit pour Dolores, prévenir le curé Hidalgo et le capitaine Allende qui se trouvait dans cette localité, de ce qui venait de se passer.

Le plan de la conspiration était éventé. Il consistait, si les renseignements que nous avons sont bien exacts, à s'assurer des Espagnols et des principaux employés de l'administration publique des villes les plus importantes de l'Etat et de proclamer l'indépendance. Néanmoins, en pareille circonstance, l'audace était encore préférable à la pusillanimité; il fallait frapper un grand coup, et ne pas laisser au vice-roi le temps de faire arrêter

les personnes compromises dans le mouvement insurrectionnel. Aussi le vaillant curé n'hésita-t-il pas. Rendre la liberté aux incarcérés, réunir ses paroissiens au son du tocsin, monter en chaire, et, de là, proclamer la révolution, tout cela fut exécuté aussi rapidement que conçu. En quelques instants, Hidalgo se vit à la tête d'une troupe de sept cents hommes, composée de ses paroissiens et de paysans des environs, avec laquelle il se dirigea sur San Miguel el Grande. Au fur et à mesure de son passage à travers les villes et les villages, la petite armée recrutait de nouveaux adhérents, si bien que, lorsqu'elle arriva à Guanajuato, où elle fit prisonnier le lieutenant Riano, elle s'élevait au chiffre respectable de cinquante mille hommes.

Le mouvement révolutionnaire se propagea comme une trainée de poudre d'ailleurs; la fortune paraissait faire cause commune avec les insurgés. Le curé Hidalgo fut proclamé chef des forces révolutionnaires et un gouvernement indépendant fut créé avec deux ministres : don Maria Chico fut chargé du portefeuille de la justice et le licencié Ignacio López Rayón du ministère d'État.

De son côté, le gouvernement de Mexico ne restait pas inactif, au fur et à mesure que l'insurrection gagnait en force et en prestige, il multipliait ses efforts pour la réprimer. Bientôt, hélas! le résultat de cette lutte ne fut plus douteux; d'un côté, combattaient des forces nombreuses et disciplinées, bien équipées et avantageusement armées; de l'autre, au contraire, un simple noyau de troupes irrégulières, dont la seule force consistait en l'enthousiasme et en l'esprit de sacrifice. C'est ainsi que le 16 janvier 1811, les insurgés furent complètement mis en déroute dans un lieu appelé le

Puente-de-Calderon, après une lutte acharnée de six heures.

Le triomphe des forces royales eut pour effet de diviser les troupes révolutionnaires. Après sa défaite, Hidalgo se dirigea vers Zacatecas, d'où il comptait passer aux Etats-Unis. Mais, trahi par un de ses officiers, Elizondo, il fut, ainsi que les siens, arrêté à Acatita de Baján, au moment où il se disposait à franchir la frontière. Le 26 juin 1811, Allende, Aldama et Jimenez furent fusillés, et le 30 du même mois, le premier chef de la révolution subit le même sort. De leur côté, Rayón et Liceaga, les deux chefs qui n'avaient pas suivi Hidalgo dans sa fuite, après la bataille de Puente-de-Calderon, tenaient toujours la campagne contre l'armée royale, et une assemblée suprême, présidée par Rayón, fut constituée à Zitacuaro.

Pendant que Hidalgo dirigeait le premier mouvement insurrectionnel, un autre ecclésiastique, le curé Morelos organisait un mouvement analogue dans les provinces du Sud. Depuis longtemps déjà, Morelos possédait une grande influence sur les révolutionnaires; s'unissant à Rayón, il convoqua un congrès à Chilpancingo, qui assuma le pouvoir, proclama l'indépendance mexicaine et nomma le curé Morelos généralissime des nouvelles forces nationales.

Don José Maria Morelos y Pavón, curé de Caracuaro, était un homme de la plus grande valeur, doué d'une grande audace et possédant des qualités militaires vraiment remarquables chez un homme d'église. Avec lui, commença la seconde période du mouvement révolutionnaire, lequel, grâce aux qualités exceptionnelles de son chef, et des patriotes qui combattaient à ses

côtés, tels que : Matamoros, los Bravos, Mier y Teràn, Victoria et beaucoup d'autres, reçut une impulsion formidable.

Morelos remporta, tout d'abord, une série non interrompue de succès; mais, ayant marché sur Valladolid avec l'intention de s'en emparer et d'y installer le Congrès, et aussi pour étendre sa sphère d'action aux provinces de Guanajuato, Guadalajara et San-Luis, il rencontra devant cette ville les forces royales commandées par les généraux Llano et Iturbide, et fut complètement battu. Depuis cette défaite, comme si la fortune l'eût entièrement abandonné, Morelos ne marcha plus que de désastre en désastre.

Cette période d'insuccès eut un dénouement fatal à San-Cristobal-Ecatepec; le 22 décembre 1815, Morelos fut passé par les armes après avoir été jugé et condamné à Mexico. Ainsi mourut don José Maria Morelos y Pavón, le célèbre curé de Caracuaro.

La cause de l'indépendance perdit en Morelos son plus vaillant défenseur, la plus haute intelligence du parti révolutionnaire. Cette perte n'arrêta pas la lutte, qui fut continuée avec succès par les lieutenants du vaillant curé, par Teràn, Victoria, Guerrero, Bravo et Rayón; puis par l'intrépide guerrillero espagnol Francisco Javier Mina. Ce dernier, après avoir débarqué le 11 avril 1817 près de Soto-la-Marina, avec un petit corps expéditionnaire fort de cinq cents hommes recrutés aux Etats-Unis, et après avoir obtenu de nombreux et rapides triomphes, fut pris et fusillé devant le fort de San-Gregorio le 11 novembre de la même année.

Un mauvais sort paraissait avoir été jeté sur les troupes révolutionnaires; ces dernières, traquées et

poursuivies activement par les forces royales, furent obligées de se dissoudre, et d'entreprendre, sous les ordres des seuls officiers qui restassent encore les armes à la main, Victoria, Bravo, Rayón et Guerrero, une guerre de guerrillas. Guerrero, surtout, s'illustra dans cette campagne, et en sa qualité de fils de paysan, au cœur noble et brave, il personnifia cette lutte typique des enfants du pays contre le pouvoir étranger.

L'exécution de Francisco Mina fut suivie de celles de Bravo, de Rayón et d'autres chefs; il ne resta donc plus pour diriger la résistance que Guerrero et Victoria, et encore le premier resta-t-il seul, Victoria ayant dû bientôt chercher le salut dans la fuite.

Le mouvement révolutionnaire paraissait donc réprimé et même étouffé, mais il ne l'était que dans ses apparences matérielles, car son âme, quoique assoupie, était plus vive que jamais et ne devait pas tarder à se manifester sous un jour terrible et d'une manière décisive; il devait, au contraire, trouver une nouvelle force dans l'union intime, dans une pensée commune, des éléments populaires qui avaient été ses véritables promoteurs, avec ces mêmes classes privilégiées qui l'avaient tout d'abord combattu en prêtant résolument leur appui et leur concours au gouvernement du vice-roi.

L'élément qui, le premier, dans la Nouvelle-Espagne, avait pris les armes contre l'autorité royale, était composé des indigènes et de ces classes qui, en raison de leurs intérêts, faisaient, depuis longtemps, cause commune avec les premiers. Quant aux classes privilégiées, elles ne pouvaient tout d'abord sympathiser avec un mouvement dont la première conséquence en cas de succès eût été de modifier complètement les conditions

sociales du peuple mexicain, en le nivelant dans les inégalités révoltantes, dont, seules, bénéficiaient les classes privilégiées qui vivaient dans l'entourage du vice-roi. Suivre Hidalgo, c'eût été, pour elles, renoncer à leurs privilèges, aussi se jetèrent-elles, tout d'abord, dans le camp opposé, où combattaient les partisans du régime colonial. De leur côté, et comme conséquence logique du but qu'ils se proposaient d'atteindre, les promoteurs de la révolution n'auraient pu s'attendre à un appui quelconque de la part de ceux dont ils voulaient supprimer les avantages que leur créait une situation privilégiée; car, ce qu'ils combattaient dans le gouvernement de l'Espagne n'était autre chose que le maintien par ce dernier des inégalités sociales qu'il importait de faire disparaître; aussi n'y a-t-il pas lieu d'être étonné que, dans les principes de la lutte, se trouvassent, face à face, deux partis appartenant au même peuple, mais aux aspirations et aux tendances opposées.

Ce que les classes élevées de la société mexicaine eussent sans doute voulu, c'eût été de gouverner par elles-mêmes, sans aucune ingérence étrangère; mais, gouvernement pour gouvernement, et en cela le savant Altamirano a mille fois raison, il est préférable pour les classes populaires d'être soumises à une autorité royale qu'à une oligarchie hautaine et absorbante qui, pour la satisfaction de ses intérêts propres, avait contribué pour la plus grande part à rendre odieuse la domination espagnole.

Cependant, un moment arriva, où ces mêmes classes qui, jusqu'alors, avaient été favorisées par le fait même du régime colonial, durent se demander de quel côté de

la balance elles devaient pencher pour maintenir leur situation privilégiée, elles se jetèrent alors résolument du côté de l'indépendance. C'est que, en 1810, des changements importants avaient été apportés dans la constitution intérieure de l'Espagne, changements qui eurent une influence décisive sur les destinées des colonies. La Constitution de 1812, promulguée au Mexique, avait été abolie, puis promulguée de nouveau. Les classes riches et le haut clergé, ennemis hier encore des révolutionnaires de Dolores et soutiens du gouvernement espagnol, se déclarèrent contre celui-ci quand ils virent diminuer leur prépondérance et abolir leurs privilèges et leurs statuts; ils ne tardèrent pas à tramer une conspiration sourde contre la Constitution qui, pour la seconde fois, venait d'être promulguée à Mexico en 1820.

Les nouveaux mécontents mirent à la tête du mouvement un des hommes les plus distingués de l'armée royale, tant pour son intelligence élevée que pour son courage personnel, le général Iturbide. Celui-ci, qui était originaire du pays, entretenait une profonde rancune contre le gouvernement du vice-roi, pour avoir été dépouillé par ce dernier du commandement de l'armée du Nord, peu après avoir remporté une victoire décisive sur les troupes de Hidalgo et de Allende. L'intention des révolutionnaires était de fonder au Mexique une monarchie indépendante de l'Espagne, soit avec Fernand VII, qui se trouvait alors dans une situation critique vis-à-vis de ses sujets espagnols, soit avec un membre de la famille royale régnante de la métropole.

Une fois bien résolus à secouer le gouvernement de l'Espagne, ils procédèrent avec la plus grande rapidité à l'exécution de leur plan. Tout d'abord, ils obtinrent

du vice-roi la nomination d'Iturbide au commandement de l'armée qui, dans le Sud, combattait contre Guerrero.

Ce point acquis, le nouveau général en chef des troupes royales, qui était aussi rusé que vaillant et fortuné, n'eut aucune peine à obtenir une entrevue avec Guerrero. L'entrevue eut lieu en effet, et de part et d'autre on signa un arrangement par lequel on proclamait l'indépendance du Mexique. Ce pacte fut signé le 24 février 1821, à Iguala, et prit le nom de pacte des *Trois Garanties*, en raison de ses trois clauses fondamentales qui étaient les suivantes : 1° maintien de la religion catholique et romaine à l'exclusion de toute autre confession, le clergé conservant toutes ses prérogatives ; 2° l'indépendance nationale avec une monarchie constitutionnelle ; 3° l'union intime des Américains et des Européens avec des droits égaux pour tous, tant comme citoyens que pour l'exercice des emplois publics.

Soutenu par les autres chefs et ayant gagné à sa cause l'adhésion des villes les plus importantes, Iturbide commença une campagne des plus actives, faisant capituler tour à tour Valladolid, Querétaro et Puebla, et, finalement, mit le siège devant Mexico.

Sur ces entrefaites, débarquait à la Vera-Cruz le dernier vice-roi de la Nouvelle-Espagne, don Juan O'Donoju. Mis au courant de ce qui se passait et comprenant toute l'importance qu'avait acquise le mouvement révolutionnaire, et l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de réparer le mal, le pays paraissant perdu pour l'Espagne, le nouveau vice-roi tenta au moins de le conserver à la famille royale. Il entama, à cet effet, des négociations avec les insurgés et eut à Córdoba une entrevue avec